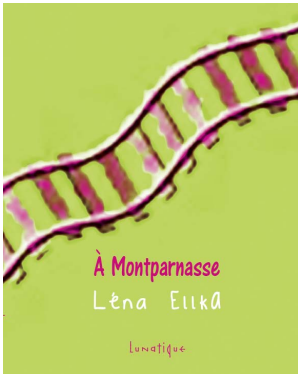
Léna Ellka

À Montparnasse



2015 © Éditions Lunatique
10, rue d'Embas 35500 Vitré
ISBN 979-10-90424-60-9

lunatique

Extraits

Mardi 27 août, 16 h 32, voie 6

Le vrombissement de bronchiolite aiguë de l'aspirateur l'a réveillé. Il déplie ses genoux et décolle son dos de l'accoudoir. Il fait peur à la dame qui passe l'appareil. Elle lui sourit timidement, gênée de le déranger dans son sommeil, il lui rend un sourire poli.

Le TGV 8634 en provenance de Brest est arrivé depuis 15 minutes à son terminus Paris Montparnasse. Renan s'était endormi dès Laval.

Il est un peu déçu de ne pas avoir assisté à l'arrivée du train dans la capitale, avec le défilé des immeubles qui se rassemblent en forêts et les voitures en chapelets serrés. Il attrape son sac à dos. Dans son bagage, un sac de couchage, un peu d'argent, quelques t-shirts, et un appareil photo de bonne facture. Il a également des tickets de métro du temps lointain où ses parents s'étaient offert un week-end à la capitale.

Renan descend sur le quai. La chaleur lui saute à la gorge sans crier gare. Paris en août. Une étuve continentale, activée par les moteurs des trains et des métros et par le frottement des chairs.

À lui le monde ! Première étape : Paris.

pp. 8/9

Il y a un bagage abandonné dans la gare.

Ça, Jean-Marc n'aime pas. Il doit passer des annonces qui fichent la frousse à tout le monde, ensuite ça empire avec le périmètre de sécurité rouge et blanc : pas bon. Et puis, l'arrivée des hommes dans les pantalons noirs qui moulent les fesses. On se demande toujours si ce sont des gentils ou des méchants. Enfin, un grand boum qui fait trembler l'édifice entier. La pauvre valise n'est qu'un tas de miettes. Il va encore y avoir du retard. Le retard, Jean-Marc n'aime pas non plus. Il aime que ses 300 trains quotidiens arrivent et partent à l'heure, même si jamais personne ne le remerciera pour les embûches qu'il déjoue chaque jour afin que le miracle de la ponctualité se reproduise. Ce n'est pas grave, il se raconte des petites histoires de voyages qui se finissent toujours bien. Jean-Marc est un chef de gare

romantique, sans doute comme beaucoup de chefs de gare. Car c'est un sacerdoce. On entre en gare comme on entre dans les ordres. Voilà sa vision. Il en faut de la foi pour supporter les canicules, les tempêtes, les trains et les hommes qui déraillent, les circulaires. Il en faut de la foi pour faire tourner une gare qui ferme après 1 h 00 et ouvre dès 4 h 00, pour être capable d'être sur le site en moins de trois minutes.

pp. 60/61

En quelques grands pas, il est de retour à son poste, se verse une tasse de café et déplie les journaux pour voir si le monde va mieux que la veille.

C'est rarement le cas.

Heureusement, les clients se donnent le mot pour venir un à un l'empêcher de poursuivre sa lecture. Plus l'heure avance et plus ses clients sont réveillés, à la grande déception de Michel. Leurs rêves de la nuit se décollent en lambeaux. La poésie disparaît de leurs visages, laissant apparaître dans les plis de leur peau l'ambition et les petits arrangements avec les désirs. Alors, les regrets reprennent Michel. Il aurait dû postuler pour être libraire. Un jour, il aurait eu une librairie spécialisée dans le roman. Les clients

seraient venus avec des yeux gourmands et des envies plein la bouche. Il les aurait écoutés longtemps, il aurait sorti pour eux des livres des rayons. Ils les auraient palpés ensemble. Michel s'était fait ce film des dizaines de fois. Il n'avait même pas essayé. Au début, il a pensé que c'était trop tôt pour changer. Maintenant, il se dit que c'est trop tard. Et ça le rend triste.

p. 76

Vendredi 30 août, 16 h 30, niveau 0, accueil Transilien

Renan hésite longuement sur l'emplacement de la caisse de livres. Les passagers des grandes lignes sont déjà bien assez chouchoutés comme cela. Ils ont même un piano en libre-service, mais les voyageurs gâtés préfèrent s'en servir comme table à pique-nique. Il se rend à l'étage des trains de banlieue, nommés Transiliens parce que ça fait plus élégant. Renan lâche sa caisse entre deux distributeurs automatiques de billets. Il a l'impression de participer à une opération commando ultra-dangereuse et ça l'amuse beaucoup. Renan s'éloigne vite de la caisse, comme si elle

allait exploser telle une valise. Il se poste à bonne distance et attend qu'un lecteur potentiel prenne son Transilien. Le hall est très dense à cette heure-ci. Les habitués tracent leur route au plus vite et au plus court, distribuent au besoin des coups du coude pour avancer. Ils ne baissent pas les yeux et ne voient pas la caisse. Ce sont les badauds bousculés qui se penchent au chevet des livres et les habitués désœuvrés qui ont fini leur réunion trop tôt par rapport au train.

p. 106

Renan file sur son chariot de ménage comme si c'était une trottinette. Il arrive beaucoup trop tôt à la réunion d'équipe, mais ce n'est pas grave.

Quand il a dit à ses collègues qu'il allait faire un tour du monde, ils l'ont regardé comme un doux dingue. Pourquoi partir alors qu'il était blanc avec des papiers en règle ? Ensuite, tous ont proposé de l'accueillir dans leur famille, là-bas au bled, au village, dans la tribu. C'est idéal pour son expédition future, il a bien fait de prendre son temps à la gare. Renan a vite eu un tas d'adresses partout dans le monde. Enfin, surtout en Afrique et en Europe de l'Est. L'Inde attendra encore un peu.

Renan ne comprend pas ce que racontent ses collègues quand ils parlent entre eux, mais ça fait une jolie musique. Entre personnes de la même langue, ils relâchent leurs épaules, s'affaissent un peu comme s'ils mettaient leurs chaussons chez eux. Renan a eu l'envie d'apprendre quelques dialectes en vue de son voyage. Après un gros problème d'indécision sur le choix de la langue, il apprend quelques mots de peul avec un vieux griot. Ce n'est pas sûr qu'il s'en serve, mais il est comme ça, Renan. Ce n'est pas l'utilité qui le guide, c'est la sonorité rebondissante de la langue.

pp. 120/121

Renan recule enfin et admire l'ensemble de son œuvre. Il sourit. Il recule encore et s'éloigne de son exposition sauvage.

Aussitôt, comme s'ils avaient répété une chorégraphie, les voyageurs se mettent en branle. Un à un, ils empoignent leur parallélépipède à petites roues. Le premier marche lentement vers la colonne grise, comme dans un film au ralenti. Il tord le cou vers les fenêtres que forment les photos dans les blocs gris. Le deuxième lui emboîte le pas, un peu plus vite. Le troisième encore un peu plus rapidement.

Et bientôt, une nuée de voyageurs attirés par la lumière et la douceur des photos convergent. Ils se lèvent des bancs et abandonnent leur place assise si longtemps lorgnée. Ils oublient qu'ils ont un interlocuteur dans leur téléphone mobile, ils regardent et ils sourient. Renan aussi sourit, et il appuie sur son petit boîtier noir.

Les voyageurs observent, s'interrogent, réfléchissent. Et puis, n'y tiennent plus et demandent à leur voisin, sans y penser, que peuvent bien faire ces gens sur les photos pour être à la fois aussi concentrés et aussi absents. Renan appuie sur sa gâchette et fixe ces moments d'aimable conversation entre valises à roulettes. On voit les cils attentifs, délicatement penchés vers les sourcils timides du voisin. On voit les cheveux qui minaudent et – pour peu d'un vol en rasemottes d'un pigeon – se mêleraient. Noir et blanc, brun et brun, roux et gris. C'est beau le gris.

pp. 155/156